

Nuevo Mundo Mundos Nuevos

BAC - Biblioteca de Autores del Centro, Havard, Gilles

Gilles Havard

***Long Knife et Red Hair* : Lewis et Clark en territoire indien**

Avvertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Referencia electrónica

Gilles Havard, « *Long Knife et Red Hair* : Lewis et Clark en territoire indien », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], BAC - Biblioteca de Autores del Centro, Havard, Gilles, Puesto en línea el 10 janvier 2007. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index3138.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : EHESS

<http://nuevomundo.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://nuevomundo.revues.org/index3138.html>

Document généré automatiquement le 29 septembre 2009.

© Tous droits réservés

Gilles Havard

Long Knife et Red Hair : Lewis et Clark en territoire indien

- 1 Le 13 mai 1804, alors que le « Corps of Discovery » – une quarantaine d’hommes dans deux pirogues et un bateau à quille – s’appête à quitter Saint-Louis pour remonter le Missouri, William Clark évoque « the multitud of Indians thro which we must pass on our road across the Continent »¹. De 1804 à 1806, de Saint-Louis au Pacifique et retour, l’expédition entre en contact avec une trentaine de groupes autochtones appartenant à trois « aires culturelles » (telles que définies par les anthropologues américains) : les Plaines, le Plateau de la Columbia et la Côte Nord-Ouest. Comme le souligne l’historien James Ronda, l’épopée de Lewis et Clark « was no ‘tour of discovery’ throught an empty West »². Centre du monde de plusieurs centaines de milliers d’Indiens, cet « Ouest » n’attendait pas de hardis explorateurs pour exister. L’historiographie de la Frontière, pourtant, a longtemps été nourrie par le discours ethnocentrique de la Conquête (Civilisation *versus* Sauvagerie), qu’illustre cette remarque de Meriwether Lewis à la sortie de l’hiver 1805 : « We were now about to penetrate a country at least two thousand miles in width, on which the foot of civilized man had never trodden »³. Or ce sont bien des civilisations, avec leur histoire, leurs organisations sociales et politiques, leurs systèmes de parenté, leurs mythes, etc. que Lewis et Clark rencontrent sur la piste du Pacifique.
- 2 Alan Pinkham, un aîné⁴ contemporain appartenant à la nation des Nez Percés et dont les ancêtres, il y a deux siècles, rendirent d’indispensables services au corps expéditionnaire, expliquait en 2002 : « It’s not this intrepid duo of Lewis and Clark conquering the great unknown. We were already here. We accepted them into our neighborhood, into our country, and let them go through our country. That’s the way we look at it »⁵. Tous les groupes indiens placés sur le chemin de Lewis et Clark, à l’image des Nez Percés, eurent leur propre façon d’interpréter et de vivre la rencontre ; leur propre façon, aussi, de nommer les deux capitaines. En 1833, le chef hidatsa Black Moccasin, qui reçoit la visite du peintre George Catlin, lui demande « very earnestly » des nouvelles de « ‘Red Hair’ and ‘Long Knife’ (as he had ever since termed Lewis and Clarke), from the fact, that one had red hair (an unexampled thing in his country), and the other [Lewis] wore a broad sword which gained for him the appellation of ‘Long Knife’ »⁶.
- 3 Que l’on adopte le point de vue amérindien ou que l’on se cantonne à épouser celui des explorateurs, force est de constater que le « Corps of Discovery » n’aurait pu accomplir son exploit – rallier le Pacifique – sans l’aide des autochtones. Fournisseurs de nourriture, de chevaux ou d’embarcations, guides, alliés commerciaux ou partenaires sexuels, les Indiens, loin d’être de simples spectateurs du voyage, en furent d’irremplaçables acteurs.

Du Missouri au Pacifique, des Otos aux Clatsops

- 4 En août 1804, après plus de deux mois de voyage sans avoir croisé le moindre autochtone – les Indiens du bas Missouri quittant leurs villages au début de l’été pour la battue collective des bisons –, Lewis et Clark rencontrent des Otos et des Missouris (les 3 et 17 du mois) puis des Sioux Yanktons (le 30). Si ces premiers face-à-face sont amicaux, il n’en est rien un mois plus tard lors de l’entrée en scène des Sioux Tétons (24-28 septembre), dont la réputation était de piller les « traiteurs » qui allaient commercer plus en amont. Des pourparlers s’engagent, mais la tension est telle à deux reprises qu’elle menace de dégénérer en affrontement sanglant. Celui-ci est finalement évité et les explorateurs, soulagés, se rendent chez les peuples

sédentaires et agriculteurs du haut Missouri où la réception est plus chaleureuse : après une halte chez les Arikaras (8-12 octobre), ils gagnent le 24 octobre le territoire des Mandans et des Hidatsas, au confluent de la Knife River, à 1600 miles de Saint-Louis. C'est parmi les premiers, « the most friendly, well disposed Indians inhabiting the Missouri » au dire de Clark⁷, que l'expédition passe l'hiver. Un fort est érigé, que l'on nomme fort Mandan « in honour of our neighbours »⁸.

5 Au printemps 1805, le « Corps of Discovery » quitte les villages mandans pour se rendre en *terra incognita*. Pendant plusieurs mois, l'expédition ne rencontre aucun Indien – ce qui ne signifie pas qu'elle n'ait pas été observée –, ne repérant çà et là que des campements abandonnés de Blackfeet et d'Assiniboines. A la mi-août, au pied des Rocheuses, les explorateurs finissent par atteindre le territoire des Shoshones, qui leur fournissent des chevaux et des guides nécessaires au franchissement des Bitteroots Mountains. Ils entrent en contact avec les Salish et les Nez Percés (septembre 1805) puis, jusqu'à l'embouchure de la Columbia, et avec des fortunes diverses, croisent successivement les Wanapams, les Yakimas, les Wallawallas, les Umatillas, les Skiloots, les Chinooks, les Kathlamets et enfin les Clatsops (novembre) à proximité desquels ils passent l'hiver dans un fort nommé fort Clatsop.

6 Sur le chemin du retour, en canoë et à cheval, l'expédition passe deux mois chez les Nez Percés (printemps 1806) avant de pouvoir traverser à nouveau les Rocheuses et, fin juillet, alors qu'il explore avec trois compagnons la Maria's River, Lewis se heurte à un parti de jeunes guerriers piégeans (blackfeet) qui cherchent à leur dérober armes et chevaux : l'escarmouche provoque la mort de deux Indiens. Visitant à nouveau, en août, les Mandans et les Arikaras, puis traversant sans encombres le pays sioux, le « Corps of Discovery » regagne enfin Saint-Louis le 22 septembre 1806, après deux ans et cinq mois d'absence.

7 Durant leur périple, les deux capitaines ont été saisis par les disparités culturelles du monde amérindien. Les Sioux du Missouri par exemple, nomades logeant dans des tipis, chasseurs de bison et guerriers intrépides, n'avaient en apparence rien de commun avec les Chinooks de la côte Pacifique, qui habitaient de grandes maisons faites de planches, naviguaient à bord d'impressionnants canoës, chassaient la baleine et se coiffaient de chapeaux coniques. Tous les Indiens, en outre, n'avaient pas à cette époque la même habitude des « Blancs ». Les Shoshones et les Nez Percés, ainsi, n'en avaient guère vus jusqu'alors, à la différence des Indiens de la côte Pacifique qui commerçaient régulièrement avec des vaisseaux européens ou américains depuis les années 1780-1790, ou plus encore des Sioux, dont les premiers contacts avec les Français (sur le haut Mississippi) remontaient aux années 1660.

8 Quant au peuplement, il s'avère fort inégal ; les densités ne sont élevées que dans la vallée de la Columbia. Mais si Lewis et Clark avaient entrepris leur voyage quelques années plus tôt, ils auraient découvert un monde beaucoup plus peuplé : en maints endroits, ils pénètrent en effet sur ce qu'il convient d'appeler des « terres veuves »¹⁰. Dans les années 1778-1782 puis à nouveau entre 1800 et 1802, les Plaines ont été dévastées par des épidémies de variole produites par le contact avec les Européens (Jefferson, conscient des ravages, avait d'ailleurs demandé à Lewis qu'on distribue aux autochtones des doses de vaccins). Les peuples du Missouri, particulièrement les groupes sédentaires – les concentrations villageoises favorisant la propagation des microbes –, ont été impitoyablement décimés. Les Arikaras, « reduced by the Small Pox and wares (wars) with the Sioux »¹¹, ont ainsi perdu près de 80% de leur population en deux décennies, leur nombre de villages passant de trente-deux à trois ; à propos des Mandans, réduits à deux villages – et dont la population, jointe à celle des Hidatsas, compte en 1804 quelque 4 000 personnes –, Clark observe que « many years ago they lived in Several Villages on the Missouri low down, the Smalpox destroyed the greater part of the nation »¹². Dans les années qui avaient précédé la visite de Lewis et Clark, les Chinooks et les Clatsops,

eux aussi, avaient subi les ravages de la variole suite aux contacts entretenus avec des navires marchands.

- 9 A la catastrophe démographique s'ajoutent deux changements majeurs dans le mode de vie des Indiens des Plaines et du Plateau : l'introduction des armes à feu et du cheval. Les fusils, qui rendent leurs détenteurs plus redoutables sur le plan militaire, sont acquis comme d'autres marchandises (marmites, textiles...) auprès de traiteurs britanniques, français ou espagnols en échange de fourrures (loup, renard, castor, bison, etc.). Le cheval, pour sa part, connaît une diffusion progressive depuis la fin du XVII^{ème} siècle à partir du Nouveau-Mexique espagnol. Les Sioux, par exemple, ne sont devenus un peuple équestre qu'au cours de la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle, une transformation qui leur a permis de chasser plus efficacement le bison et d'intensifier leurs attaques contre les Arikaras, les Mandans, les Hidatsas, etc. ; en adoptant le cheval, les Shoshones, traditionnellement pêcheurs de saumon, ont pu de leur côté diversifier leurs activités en chassant le bison une partie de l'année.

« Frenchmen » et métis : les intermédiaires culturels

- 10 Jusqu'aux villages mandans et hidatsas, les hommes du « Corps of Discovery » ne sont pas les premiers « Blancs » que rencontrent les Indiens. Les Français, dès la fin du XVII^e siècle, avaient fait du Missouri une voie d'accès possible vers la mythique « mer de l'Ouest »¹³. Etienne Véniard de Bourgmont, après avoir visité les Missouris en 1714, avait établi en 1723-1724 une alliance éphémère entre les Indiens du fleuve (Missouris, Otos, Osages, Kansas, Pawnees, Iowas, etc.) et les Apaches des Plaines ; il avait aussi érigé le fort d'Orléans (abandonné dès 1728) dont Lewis et Clark découvrent l'emplacement le 16 juin 1804¹⁴. Bourgmont s'était vraisemblablement rendu jusque chez les Arikaras. En 1738, à partir du Canada cette fois – et non plus de la Louisiane, comme Bourgmont –, le sieur de La Vérendrye avait gagné le « pays des Mandanes »¹⁵, et en 1742-1743, deux de ses fils s'étaient rendus jusqu'aux Black Hills¹⁶ (Dakota du Sud), peut-être même jusqu'aux montagnes Big Horn (Wyoming). Mais si une poignée de coureurs de bois fit le choix dès cette époque de s'installer parmi les Indiens, les autorités coloniales françaises ne créèrent pas dans ces contrées lointaines l'infrastructure impériale - comptoirs, missions, garnisons - qui, jusqu'en 1760, avait fait le succès de leurs alliances avec les autochtones plus à l'est (Grands Lacs et vallée du Mississippi¹⁷).
- 11 Dans le dernier quart du XVIII^{ème} siècle en revanche, des marchands euro-américains, soit à partir du Canada Britannique, soit à partir de Saint-Louis (fondée par des Français en 1764, cette bourgade fut placée sous juridiction espagnole jusqu'en 1804), commencent à fréquenter régulièrement le Missouri. « Some of the traders of this country, explique Lewis à Jefferson, from their continued intercourse with the Indians, possess with more accuracy many interesting particulars in relation to that people, than persons in a higher sphere of life »¹⁸. Beaucoup de ces individus vont servir à l'expédition américaine d'informateurs, de guides et d'intermédiaires auprès des Indiens.
- 12 Les traiteurs de fourrures de Saint-Louis, vers 1800, sont pour la plupart d'origine franco-canadienne (« Canadiens ») ou franco-louisianaise (« Créoles »). Lors de sa remontée du Missouri, entre Saint-Louis et les villages mandans, le corps expéditionnaire croise des dizaines de cageux (radeaux) conduits par des « frenchmen » en provenance de villages indiens (omahas, pawnees, sioux etc.). Ces hommes vivent souvent avec les autochtones, à l'exemple de Pierre Dorion, installé chez les Yanktons depuis une vingtaine d'années¹⁹ ; parmi les Arikaras, note Clark, résident aussi « Several french men [...] one of which is a Mr. Gravelin a man well versed in the language of this nation and gave Some information relative to the Country »²⁰. Joseph Gravelines, qui fréquente les Arikaras depuis une quinzaine

- d'années, est accompagné de Pierre-Antoine Tabeau et de Joseph Garreau « a Frenchman who has lived many years with the Ricares [Arikaras] & Mandans »²¹ .
- 13 Les villages mandans et hidatsas, eux aussi, accueillent de nombreux Européens. La plupart ne sont que de passage - l'espace de quelques semaines, parfois de plusieurs mois - pour la collecte des fourrures : ce sont des agents des deux compagnies britanniques rivales dont les postes sont situés à 200 miles plus au nord, sur la rivière Assiniboine (Manitoba) : la Compagnie du Nord-Ouest (basée à Montréal) et la Compagnie de la baie d'Hudson (basée à Londres). François-Antoine Larocque, employé de la première Compagnie, est ainsi témoin de l'arrivée de Lewis et Clark : « I [...] was Informed by an HB [Hudson's Bay] man who is there for the purpose of trade, écrit-il le 24 novembre 1804, that he was with some Americans, below the Mandan villages »²² .
- 14 Dans ces villages, en outre, comme chez les Arikaras, vivent de façon permanente, avec femme et enfants indiens, quelques traiteurs indépendants d'origine canadienne appelés « free trappers » ou « freemen ». Un marchand de la Compagnie de la Baie d'Hudson observe en 1793 : «[they have] abandoned themselves to live as the Indians »²³ . Lewis et Clark, entre autres, rencontrent René Jusseume («This man has a wife & Children in the village») et Toussaint Charbonneau (qui vit avec deux captives shoshones, dont la fameuse Sacagawea). A leur arrivée, ils apprennent aussi le décès d'un dénommé Ménard qui résidait parmi les Hidatsas depuis 1778 – et qui est l'un des premiers « Blancs » à s'être rendu jusqu'à la rivière « Roche Jaune » (Yellowstone).
- 15 Les villages mandans-hidatsas servent de « rendez-vous » commercial dans les Plaines du Nord : en plus des marchands du Canada et, secondairement, de Saint-Louis, on y croise des Crows, des Cheyennes, des Assiniboines, des Kiowas ou des Arapahos et l'on s'y échange de multiples produits : fourrures, maïs, chevaux espagnols, armes à feu, etc.
- 16 Les liaisons entre traiteurs et Indiennes conduisent à un important métissage²⁵ . Les métis – et plus largement les familles biculturelles – jouent un rôle essentiel d'intermédiaires dans le commerce des fourrures sur le Missouri depuis les années 1770-1780. Plusieurs sont d'ailleurs recrutés par Lewis et Clark : Pierre Cruzatte et François Labiche sont nés de père canadien et de mère omaha. Le premier parle omaha et maîtrise le langage des signes ; le second s'exprime dans plusieurs langues indiennes. Quant au *backwoodsman* Georges Drouillard – orthographié « Drewyer » par les deux capitaines –, né de père canadien et de mère shawnee, il se révèle précieux, tout au long de l'expédition, par ses talents de chasseur et de truchement : en plus de l'anglais et du français, il connaît diverses langues autochtones et pratique le langage des signes.
- 17 Lewis et Clark, suite à l'échauffourée avec les Tétons, ont compris à quel point les interprètes sont indispensables. Un défaut de traduction avait en effet contribué à faire naître cet incident : « Cap Lewis proceeded to Deliver a Speech which we oblige to Curtail for want of a good interpreter » explique Clark²⁶ . Chez les Mandans, Lewis engage comme interprètes Jusseume et Charbonneau²⁷ . Ces deux compères ne rendent d'ailleurs pas toujours les choses aisées au dire d'un agent de la Compagnie du Nord-Ouest : « The two Frenchmen who happened to be the medium of information had warm disputes upon the meaning of every word that was taken down by the expedition »²⁸ ...

Dans la tradition coloniale, ou les espoirs de la *Pax Americana*

- 18 Assurer l'expansion territoriale de la nation américaine et en faire une puissance continentale, de l'Atlantique au Pacifique, telle est au début du XIX^{ème} siècle l'ambition du président Jefferson, soucieux parallèlement d'établir des relations pacifiques avec les Indiens. Jefferson

introduit une différence entre ces derniers selon qu'ils résident à l'est ou à l'ouest du Mississippi. À l'est, il convient d'acquérir les terres des autochtones tout en leur apportant les bienfaits supposés de la « civilisation » (les transformer en vertueux fermiers cultivant leurs lopins) et en les incorporant comme citoyens au sein de la nation américaine. Les récalcitrants, prévoit le président, seront déportés à l'ouest du Mississippi, appelé – au moins dans une première phase – à devenir une vaste réserve indienne interdite aux colons²⁹. Dans ses instructions à Lewis, Jefferson ne fait pas mention de « civilisation » des autochtones : tout tourne autour du commerce. L'un des objectifs de l'expédition est de créer des comptoirs pour placer les Indiens dans l'orbite économique américaine et rivaliser avec les marchands d'obédience britannique.

- 19 «In all your intercourse with the natives, recommande le président, treat them in the most friendly and conciliatory manner which their own conduct will permit³⁰ ». Il en va bien sûr de la sécurité de l'expédition qui, malgré son solide armement, n'a ni les moyens de subjuguier les Amérindiens, ni même de résister à des attaques répétées ; mais il s'agit aussi de répondre à une ambition géopolitique : faire des Indiens trans-mississippiens des clients de la jeune république. Lewis et Clark ont pour mission, jusqu'aux villages mandans, d'annoncer aux autochtones le changement de souveraineté et de contrer l'influence espagnole et britannique. Dans une lettre datée du 22 janvier 1804, qui fait suite à l'achat de la Louisiane, Jefferson explique à Lewis :

Being now become sovereigns of the country, without however any diminution of the Indian rights of occupancy we are authorized to propose to them in direct terms the institution of commerce with them. It will now be proper you should inform those though whose contry you will pass, or whom you may meet, that their late fathers the Spaniards have agreed to with draw all their troops [...] that they have surrendered to us all their subjects Spanish & French settled there [...] that henceforward we become their fathers and friends, and that we shall endeavor that they shall have no cause to lament the change³¹.

- 20 Les deux capitaines déclarent aux Indiens du Missouri que les Français et les Espagnols s'étant rendus «beyond the great lake towards the rising Sun, from whence they never intend returning to visit their former red children», ils sont désormais soumis à l'autorité du « great chief of the Seventeen nations » (les 17 Etats américains), «the President who is now your only great father»³².
- 21 Premiers représentants officiels des Etats-Unis à l'ouest du Mississippi, Lewis et Clark sont des ambassadeurs, c'est-à-dire des diplomates investis d'un triple rôle de représentation, d'information et de négociation, mais ils font aussi office d'agents impériaux au sens où ils ont pour fonction de remodeler en leur faveur la géopolitique des Plaines : il convient d'établir des relations d'alliance avec les autochtones tout en essayant d'introduire des éléments de subordination (comme l'illustre, du point de vue euro-américain, la métaphore du « père » ou du « très grand Père³³ »).
- 22 Les capitaines américains héritent à cet égard de plus de deux siècles de diplomatie euro-autochtone en Amérique du Nord. Reprenant les méthodes de leurs prédécesseurs français, britanniques et espagnols, ils procèdent à la désignation de chefs. Chez les Sioux-Yanktons par exemple « [we] made one great Chiff by giving him a meadal & Some Cloathes one 2d. Chief & three third Chiefs in the Same way³⁴ ». La remarque d'un guerrier montre bien que les Américains ne sont pas les premiers à agir de la sorte sur le Missouri : « I am verry glad you have made this man our great Chief, the British & Spaniards have acknowledged him before but never Cloathed him³⁵ ». Il n'était guère possible de créer des chefs *ex nihilo*, mais certains individus pouvaient profiter de cette reconnaissance pour accroître leur prestige. Chaque chef, en effet, recevait des présents qu'il distribuait aussitôt au sein du groupe afin d'asseoir son aura. Les hiérarchies induites par les colonisateurs, destinées à rationaliser le

- dialogue diplomatique avec les Indiens (mieux valait discuter avec un chef qu'avec sept ou huit...), troublaient parfois le jeu politique interne des groupes en suscitant des jalousies. Chez les Arikaras, en dépit de l'avertissement de Tabeau, Lewis ne nomme qu'un grand chef alors que la nation compte trois villages ; chez les Shoshones, des chefs de second rang s'estiment lésés par les Américains et revendiquent autant de cadeaux que Cameahwait, le chef principal.
- 23 Le but est de transformer ces leaders en intermédiaires privilégiés et de les instrumentaliser. Lewis, qui s'exprime à propos du chef mandan Black Cat, se montre clair : « this man possesses more integrity, firmness, intelligence and perspicuity of mind than any indian I have met with in this quarter, and I think with a little management he may be made a *usefull agent* in furthering the views of our government»³⁶. Black Cat est d'ailleurs invité à se rendre à Washington où on espère l'impressionner et l'amadouer davantage. S'il décline finalement cette offre, d'autres l'acceptent, à l'instar du chef Sheheke qui rend visite à Jefferson en 1806.
- 24 En tout 87 médailles sont distribuées. Elles sont de trois tailles différentes, avec d'un côté le profil du président et de l'autre deux mains qui se serrent et l'inscription « Peace and Frienship ». Outre les médailles, les chefs reçoivent des commissions écrites (« certificates »), des uniformes militaires, des drapeaux, des chapeaux et autres cadeaux. Les présents, de façon générale, étaient indispensables à tout périple en territoire indien, et Lewis, à Philadelphie puis à Saint-Louis, s'était copieusement approvisionné : perles de verre, boutons de cuivre, couteaux à manche rouge, haches, marmites, tabac, peinture vermillon, ciseaux, mouchoirs, miroirs de poche, aiguilles, hameçons, rouleaux de toile, etc., autant de produits qui étaient destinés à être offerts mais aussi échangés contre de la nourriture et des services. Les cadeaux, avant le départ, avaient été méticuleusement placés dans vingt-et-un sacs imperméables : seize pour les Indiens du Missouri (jusqu'aux Mandans) et cinq pour les « foreign nations »³⁷.
- 25 Les deux capitaines, pour le bien du commerce et à dessein de mieux contrôler la région, ont l'espoir d'établir la paix parmi les Indiens. Ils demandent ainsi aux Otos et aux Missouris de stopper leurs raids contre les Omahas et les Pawnees ; aux Mandans et aux Hidatsas de ne plus guerroyer avec les Blackfeet et les Shoshones et d'être « at peace with all »³⁸ ; aux Nez Percés de cesser leur conflit avec les Blackfeet ; et ils somment les Sioux-Tétons de faire la paix, entre autres, « with that nation [Omahas] and give up the prisoners, if they intended to follow the words of their great father »³⁹. Lewis et Clark, en plus de surestimer leur influence, expriment une certaine méconnaissance de la géopolitique amérindienne. Une naïveté partagée par Jefferson selon qui les Sioux sont « very desirous of being on the most friendly terms with us »⁴⁰. En poussant les Indiens à enterrer la hache de guerre et à ramener de leurs expéditions non plus des scalps mais des fourrures, le président américain entendait construire un empire commercial pacifié - tout en boutant les Britanniques hors des Plaines.
- 26 Or dans cette région, la guerre, endémique, ne constitue en rien un sport ou une occupation, mais un art de vivre qui engage toute la société. Comme l'observe le traiteur de fourrures Edwin Thompson Denig au milieu du XIX^{ème} siècle, « Indians to be Indians must have war »⁴¹. L'ethos guerrier des Sioux, par exemple - qui s'auto-appellent Dakota (« alliés ») -, est particulièrement exacerbé. « [they] are at War with 20 nations, and at peace with 8 only »⁴² écrit Clark, qui remarque en outre, lors de la halte (tumultueuse) chez les Tétons : « I saw 25 Squaws [squaw] & Boys taken 13 days ago in a battle with the Mahars [Omahas], in which they destroyed 40 Lodges, Killed 75 men & boys, & took 48 prisonnes ». Clark souligne le rôle joué par les femmes qui, au retour des guerriers, se chargent de récupérer les scalps : « the women came foward highly Deckerated in their way, with scalps and Trophies of war [...] and proceeded to Dance the war Dance »⁴³. De leurs raids, les Indiens ramenaient des scalps mais aussi des chevaux et, plus fondamentalement, des captifs – enfants et femmes surtout – qui étaient adoptés ou traités en esclaves⁴⁴. La jeune Shoshone Sacagawea par exemple, qui vivait

avec Toussaint Charbonneau, avait été capturée par des Hidatsas, et le chef mandan Big Man était un ancien captif de guerre cheyenne.

- 27 La paix était perçue par les Indiens comme une simple trêve, et les groupes, d'un jour à l'autre, pouvaient aisément passer de l'échange commercial à l'affrontement guerrier (comme l'illustrent les relations entre les Sioux Tétons et les Arikaras)⁴⁵. Un vrai casse-tête pour la *Pax Americana*.

La rencontre de deux mondes : hospitalité et échanges

- 28 L'arrivée du « Corps of Discovery » a suscité des interrogations et des débats dans toutes les communautés indiennes. Les autochtones avaient des difficultés à concevoir le principe de l'exploration que leur exposaient les Américains. Si ces derniers se présentaient comme l'avant-garde d'une nation de commerçants (« to make the road open for the traders to come »⁴⁶), pourquoi se refusaient-ils à traiter toutes leurs richesses ? N'étaient-ils pas, compte tenu de leur véritable arsenal, lancés dans un raid guerrier, à l'affût de scalps et de captifs, ou bien – comme le pensaient des Arikaras – s'étaient-ils engagés dans une quête de vision ? Un aîné de la tribu des Nez Percés, Otis Half Moon, restituait en 2002 la tradition orale de son peuple : « When the Nez Percé saw these people [l'expédition de Lewis et Clark], they weren't quite sure. Some of them wanted to kill them because they were strange creatures to them. They saw these wonderful objects they had, the gunpowder, the rifles, and they wanted to liberate them of those items »⁴⁷. Les puissants Nez Percés auraient pu effectivement tuer ou capturer les explorateurs et s'emparer de leurs richesses, mais l'intervention en leur faveur d'une vieille femme de la tribu, Watkuweis, enlevée quelques années plus tôt par les Blackfeet et vendue à un Blanc du Canada qui l'avait bien traitée (« Watkuweis » signifiait « revenue d'un pays lointain »), permit d'éviter l'affrontement⁴⁸.
- 29 La réaction des groupes dépendait en partie de leur insertion préalable dans les réseaux commerciaux et de leur habitude des « Blancs ». Les Shoshones, les Salish et les Nez Percés ne bénéficiaient guère jusqu'alors des avantages de la traite euro-américaine, et ils pouvaient avoir à gagner, bien plus que d'autres, d'une alliance avec Lewis et Clark. Les Shoshones, privés d'armes à feu, subissaient amèrement les raids de leurs ennemis blackfeet ou hidatsas. Les Chinooks et les Clatsops en revanche, grâce à leurs relations épisodiques avec des marchands européens ou américains sur le littoral Pacifique, possédaient déjà des fusils, des marmites, des produits textiles, etc., et ils étaient d'ailleurs devenus des commerçants intransigeants – au grand désarroi de Lewis et Clark. Les Sioux Tétons, ravitaillés en marchandises britanniques, n'avaient pas non plus un intérêt vital à faire partie du système commercial de Saint-Louis. Quant aux Blackfeet, auraient-ils agi de la même façon vis-à-vis de Lewis, le 27 juillet 1806, s'ils n'avaient pas été les partenaires commerciaux des Britanniques ? Le capitaine américain, à vrai dire, avait surtout commis la maladresse de se présenter à eux comme l'allié de leurs ennemis (Shoshones, Nez Percés). Cet épisode nous oblige aussi à prendre en considération les motivations proprement individuelles qui guident le comportement autochtone, et en l'occurrence la propension de jeunes individus à se faire valoir, à ramener des trophées (chevaux, armes, voire scalps...), bref à agir comme des guerriers.
- 30 Lewis et Clark, cela dit, ont su généralement éviter les affrontements meurtriers avec les Indiens. Dans l'ensemble ce sont des rapports amicaux qui ont prévalu, fondés sur un désir mutuel d'alliance. Des deux côtés, on cherche à s'assurer des bonnes intentions de l'autre et à établir un climat de confiance indispensable à l'établissement d'une relation cordiale. Lewis et Clark, ici encore, apparaissent comme les héritiers de plusieurs décennies de diplomatie euro-indienne. Les Français qui, dès le XVII^{ème} siècle, furent les premiers à entrer en contact avec les autochtones dans l'intérieur du continent, étaient réputés pour leur savoir-faire vis-

à-vis des Indiens et leur capacité, en s'adaptant au protocole de leurs hôtes - rituels de don et de contre-don, cérémonie du calumet, langage métaphorique de la parenté, etc. - à établir un terrain d'entente⁴⁹. Lors de la rencontre avec les Shoshones (13 août 1805), Lewis accepte volontiers de souscrire à l'étiquette amérindienne :

these men advanced and embraced me very affectionately in their way which is by putting their left arm over your right sholder clasping your back, while they apply their left cheek to yours and frequently vociferate the word âh-hi-e, âh-hi-e that is, I am much pleased, I am much rejoiced. Bothe parties now advanced and we were all careresed and besmeared with their grease and paint till I was heratily tired of the national hug. I now had the pipe lit and gave them smoke ; they seated themselves in a circle around us and pulled of their mockersons before they would receive or smoke the pipe. This is a custom among them as I afterwards learned indicative of a sacred obligation of sincerity in their profession of friendship given by the act of receiving and smoking the pipe of a stranger [...] after smoking a few pipes with them I distributed some trifles among them, with which they seemed much pleased particularly with the blue beads and vermillon [...] I gave him [le chef] the flag which I informed him was an emblem of peace among whitemen and now that it had been received by him it was to be respected as the bond of union between us.

31 Parvenu au village, Lewis participe à une autre cérémonie du calumet dans une hutte dont le sol est couvert de branchages et de peaux d'antilope. Ce lieu où circule symboliquement la pipe et où la fumée qui s'exhale favorise les bonnes pensées est judicieusement décrit par le capitaine comme un « little magic circle »⁵⁰ : se crée entre les Shoshones et les explorateurs un espace de sociabilité où les rapports inter-individuels sont informés par la logique du don et qui correspond au cercle de la parenté.

32 Chez les Sioux (Yanktons et Tétos), le rituel qui consiste à porter un invité sur une peau de bison dénote aussi une volonté d'alliance. Clark, accueilli dans le village téton du chef Black Buffalo, explique : « on landing i was recved on a elegend painted B[uffalo] robe & taken to the village by 6 men & was not permitted to touch the ground untill I was put down in the grand Coucil house [...] Soon after they set me down, the men went for Capt Lewis brough him in the same way and placed him also by the Chief »⁵¹. Cette insistance à ne pas faire toucher terre les deux capitaines traduit peut-être le caractère sacré qui leur est reconnu⁵².

33 Pour les Shoshones, Lewis et Clark sont les « enfants du Grand Esprit ». « Every article about us appeared to excite astonishment in ther minds, remarque Lewis; the appearance of the men, their arms, the canoes, our manner of working them, the black man york and the sagacity of my dog were equally objets of admiration ». La tradition orale shoshone rappelle l'étonnement suscité par les miroirs, « things like solid water, which were sometimes brilliant as the sun, and which sometimes show us our faces »⁵³. Partout les autochtones sont intrigués, voire fascinés par le « Corps of Discovery ». Si les Indiens du haut Missouri sont beaucoup plus habitués aux Blancs que ne le sont les Shoshones, ils se montrent eux aussi impressionnés par l'expédition – la première d'une telle importance. Lors de l'arrivée des explorateurs en pays mandan, « Several parties of Mandins rode to the river on the S. S. to view us indeed they are continuelly in Sight Satisfying their Curioisities as to our apperance »⁵⁴ (on retrouve le même phénomène d'intense curiosité sur les rives de la Columbia). Le bateau à quille, cette corne d'abondance regorgeant de marchandises exotiques, suscite une forme d'émerveillement de la part des chefs mandans qui, observe Clark, « whished to See the Boat which was very Curious to them veiwing it as a great medison [medicine] »⁵⁵. Comme l'explique le peintre George Catlin dans les années 1830, « Medicine, in its common acceptionation here, means mystery »⁵⁶.

34 On prête aux Blancs un statut supra-humain et, pour le moins, des « pouvoirs » mystérieux, chamaniques, dont il convient de profiter, *a fortiori* dans un contexte d'épidémies dévastatrices qui invite à une régénération des rites et des mythes. Jean-Baptiste Truteau, un commerçant qui avait remonté le fleuve en 1794-1795 – et s'était déjà heurté aux Tétos –, notait que les

Indiens du haut Missouri « do not know any distinction between French, Spanish, English, etc., calling them all indifferently White Men or Spirits »⁵⁷. Ce « calcul sauvage »⁵⁸, qui confère aux traiteurs la qualité d'« esprits »⁵⁹, est lié à leur supériorité technologique. Le chef hidatsa Le Borgne déclare à des Indiens Crows : « the white men are powerful, they are like magic »⁶⁰ : en plus de survivre aux épidémies, ils sont dotés en effet d'une puissance spirituelle hors du commun qui se matérialise dans la production en grande quantité de multiples objets (armes à feu, fer...). « All white flesh is medisan » s'exclament les Mandans. Lorsqu'un enfant métis (« half white ») échappe miraculeusement à un incendie de prairie en s'abritant sous une peau de bison, « Those ignerent people [les Mandans] Say this boy was saved by the great spirit medisin because he was white »⁶¹.

35 Lewis et Clark ne se privent pas de nourrir les stéréotypes forgés par les catégories indiennes. Ils s'efforcent dès qu'il le peuvent, tout en cédant à leur propre tradition culturelle, d'impressionner leurs hôtes, tantôt par des parades militaires tantôt par des démonstrations de leur puissance technologique : instruments scientifiques (sextant, montre, longue-vue...), moulin fixé au bateau qui réduit le grain en poudre, armes à feu, tout est bon pour émerveiller les Amérindiens, particulièrement intrigués par le fusil à air comprimé (qualifié par les Shoshones de « great medicine »⁶²). Chez les Nez Percés, Clark est considéré comme un chamane capable de guérir toutes sortes de maladies, et il se prêle volontiers au « jeu ».

36 Il y a plus : les ballots imperméables remplis de présents préparés par l'expédition sont peut-être assimilés par les Indiens des Plaines à leurs sacs-médecine (*sacred bundles*) faits de peaux et contenant divers objets symboliques (plume d'aigle, griffe d'ours, etc.) concrétisant les visions des guerriers et concentrant donc la puissance spirituelle du groupe – soit la capacité à bien combattre, chasser ou guérir. Les Indiens plaçaient d'ailleurs dans ces paquets cérémoniels certains objets (comme les médailles) offerts par les Européens, preuve que les marchandises, en plus d'être recherchées pour leur commodité matérielle - ou leur valeur esthétique -, l'étaient aussi pour leur puissance magique⁶³.

37 Les Américains, comme les Français, les Espagnols ou les Britanniques avant eux, sont amenés à jouer un rôle de pourvoyeurs auprès des Indiens. Ces derniers, sur le Missouri, s'adressent aux deux capitaines en recourant à la rhétorique traditionnelle de la pitié et du dénuement⁶⁴. Le chef yankton The Shake Hand s'exclame ainsi :

My father. I am glad to here the word of my great father [le président Jefferson] and all my warriors and men about me are also glad [...] My Father We are very glad you would take pity on them this Day, we are pore and have no powder and ball. My Father We are very Sorry our women are naked and all our children, no petiecoats or cloathes⁶⁵.

38 Les orateurs – à l'instar des Indiens qui, lors d'une quête de vision, invoquent des esprits protecteurs – tâchent de stimuler la compassion et la générosité du partenaire « blanc » en exaltant rituellement leur dénuement. Si la métaphore du « père » (ou mieux du « grand-père », vocable qui sert aussi aux Sioux, etc., à désigner les êtres de « pouvoir » de nature supra-humaine) est utilisée par Lewis et Clark pour renvoyer symboliquement les « enfants » autochtones à leur sujétion, elle signifie pour les Indiens que les « Blancs », de par ce statut parental, ont pour charge de subvenir à leurs besoins. « Our people are naked, lance un guerrier yankton, we wish a trader to Stop among us, i would be verry glad our two fathers would give us some powder and ball and some Milk with the flag »⁶⁶. Le lait, qui désignait le whisky, constituait aussi métaphoriquement le fluide alimentant la relation sociale entre le père (ainsi féminisé) et les enfants.

39 Les Indiens, qui s'attendent à la générosité de leurs soi-disant « pères », se montrent souvent déçus. Ils comprennent d'autant moins l'attitude peu libérale des Blancs que leurs ressources sont jugées inépuisables. Aussi manifestent-ils leur mécontentement, leur méfiance ou leur

hostilité. Si les Hidatsas se montrent distants, c'est parce qu'ils sont liés commercialement aux Britanniques, mais c'est aussi, comme le déclare un de leurs chefs, parce que Lewis et Clark se révèlent peu prodigues : « Had these Whites come amongst us with charitable views they would have loaded their Great Boat with necessaries. It is true they have ammunition but they prefer throwing it away idly than sparing a shot of it to a poor Mandane ». Et de poursuivre, menaçant : « Had I these White warriors in the upper plains, my young men on horseback would soon do for them, as they would do for so many wolves, for there are only two sensible men among them : the worker of Iron, and the mender of Guns⁶⁷ ». Le chef mandan Black Cat lui-même, fidèle supporter des Américains, témoigne de la déception de son peuple : « when you Came up the Indians in the neighbouring Villages, as well as those out hunting when they heard of you had great expectations of reciving presents; they those hunting imediately on hearing returned to the Village and all was Disapointed, and Some Dessatisfied »⁶⁸ .

40 C'est un désarroi identique qui explique, au moins partiellement, l'attitude des Tétons. Ces derniers avaient pris l'habitude d'intimider les traiteurs qui remontaient le Missouri : ils les sommaient, s'ils voulaient poursuivre leur route, de laisser sur place un canot chargé de marchandises. Leur désir, en pillant les Blancs, n'était donc pas seulement d'empêcher le ravitaillement de leurs ennemis vivant en amont ; il était aussi de signifier à chaque commerçant qu'il était un homme d'abondance traversant une communauté où l'on valorisait le don⁶⁹ . Or Lewis et Clark manifestent beaucoup d'avarice selon les Sioux qui, avides d'obtenir des armes à feu et toutes sortes de produits, ne sauraient se contenter de quelques médailles, chapeaux et drapeaux. Ce navire sur le Missouri qui déborde de marchandises est un défi lancé à l'éthique de partage, et certains Tétons entendent le « capturer » ; s'ils ne décochent finalement pas leurs flèches, c'est parce qu'ils savent les Américains surarmés et veulent éviter les pertes en vies humaines.

41 Quant aux Indiens de la Columbia (à l'automne 1805 et au printemps 1806), ils n'ont de cesse de dérober des objets (couteaux, haches, etc.) aux hommes de l'expédition, au grand dam de Lewis : « these are the greatest thieves and scoundrels we have met with »⁷⁰ . Ces larcins, qui gènèrent une grande tension entre Indiens et Américains⁷¹ , répondent certainement à l'attitude jugée peu généreuse de Lewis et Clark ; il s'agit aussi, peut-être, de signifier aux explorateurs qui sont les vrais maîtres du territoire.

42 Les traditions orales autochtones, dans les Rocheuses et sur côte Nord-Ouest, rappellent que les Américains, bien que dotés d'une technologie impressionnante, étaient à la merci des éléments. Un aîné salish observe deux-cents ans après : «At the time they [les Salish] felt sorry for them because they were a pitiful looking lot... (without natives' help) they wouldn't have gone anywhere»⁷² . Ce témoignage recoupe d'ailleurs les écrits de Lewis et Clark, qui n'occultent pas les difficultés rencontrées. À plusieurs reprises les hommes du «Corps of Discovery» n'ont dû leur salut – et leur succès – qu'au soutien et à l'hospitalité des Indiens : c'est ainsi un Shoshone surnommé Old Toby qui les guide à travers les Bitterroot Mountains ; puis de jeunes guides nez percés qui, au retour, leur font franchir le « Lolo Trail ».

43 D'une manière générale, le voyage de Lewis et Clark donne lieu au vivre ensemble inter-ethnique. Chez les Nez Percés, au printemps 1806, Blancs et Indiens participent de concert à des courses de chevaux. Durant l'hiver 1804-1805, les hommes de l'expédition, pour le plaisir ou le commerce, vivent en étroite communion avec leurs hôtes mandans. Ils se rendent dans leurs villages, participent aux danses indiennes au son des tambours, prennent part aux expéditions de chasse, tandis que les chefs visitent régulièrement le fort (à 17 reprises pour Black Cat) pour dîner et converser avec les capitaines et même pour dormir sur place. Le troc fait aussi partie de la vie quotidienne durant l'hiver mandan : Lewis et Clark chargent le forgeron John Shields de fabriquer des têtes de tomahawk et des pointes de flèche pour les

échanger contre du maïs. Au fort Clatsop (où la convivialité, cependant, est moindre que chez les Mandans), on troque des hameçons contre du poisson, des racines et des baies.

44 Partout, l'intimité du contact s'exprime à travers les relations sexuelles qui lient les membres de l'expédition à des Indiennes particulièrement entreprenantes. Offrir son corps n'est pas vécu comme une forme de prostitution par des autochtones qui respectent certains tabous mais ne connaissent pas la notion chrétienne de péché de la chair. L'acte sexuel n'est pas problématisé d'un point de vue moral comme en Occident et, à l'instar de l'échange de nourriture ou d'objets, il constitue une manière d'entrer en contact avec l'autre. Par-delà le sexe, l'intermariage est perçu par les Indiens comme un moyen d'intégrer les marchands dans le cercle de la parenté et d'assurer ainsi le ravitaillement du groupe.

45 « They again offered me a young woman and wish me to take her & not despise them » remarque Clark chez les Tétons. Le refus du capitaine, vécu comme une insulte, a certainement nourri les tensions entre ce groupe et les Américains. Après le départ de ces derniers, des Sioux suivent pendant deux jours le bateau à quille et les deux pirogues dans l'espoir d'une réponse plus positive à leurs sensuelles sollicitations⁷³. La réticence de Lewis et Clark s'estompe chez les Arikaras. Le sergent Gass juge les femmes « handsome », « the best looking Indians I have ever seen »⁷⁴ ; « their womin [are] very fond of carressing our men » note Clark. « The Ricaras have a custom Similar to the Sioux in maney instances, they think they cannot Show a Sufficent acknowledgment without [giving ?] to their guest handsom Squars and think they are despised if they are not recved ». Le capitaine admet que les hommes « by means of interpreters found no difficulty in getting women »⁷⁵. Henry Brackenridge, qui visita les Arikaras sept années plus tard, rapporte l'étonnement d'un Indien : « 'I was wondering', said he, 'wether you white people have any women among you'. I assured him in the affirmative. 'Then', said he, 'why is it that your people are so fond of our women, one might suppose they had never seen any before »⁷⁶. Les villages mandans, de la même façon, n'étaient pas par hasard le rendez-vous des traiteurs. L'hospitalité sexuelle y était réputée, comme le remarque David Thompson, agent de la Compagnie du Nord-Ouest, en 1798 : « I could not help thinking them the most uxorious Race I have seen and one of the old Priest of Venus would quicky have them to build a Temple to that because [...] they have a handsome cleansy race of women, who do all they can to heighten the voluptuousness of Love »⁷⁷.

46 Clark, le 5 janvier 1805, offre la description d'une «coutume curieuse» («a curious Custom») des Mandans appelée danse (ou «médecine») du bison, rituel au cours duquel de jeunes femmes s'accouplent avec de vieux chamanes :

the old men arrange themselves in a circle & after Smoke a pipe, which is handed them by a young man, dressed up for the purpose, the young men who have their wives back of the circle go to one of the old men with a whining tone and [request] the old man to take his wife (who presents necked except a robe) and – (or sleep with him) the Girl then takes the Old man (who verry often can Scercely walk) and leades him to a Convenient place for the business, after which they return to the lodge without gratifying the man & his wife, he offers her again and again ; it is often the case that after the 2nd time [he] without Kissing the Husband throws a nice robe over the old man & begs him not to despise him, & his wife. We Sent a man to the Medisan [Dance] last night, they gave him 4 Girls. All this is to cause the buffalow to Come near So that They may kill thim⁷⁸.

47 Or les Blancs, de par leur caractère sacré, ont comme les vieux chamanes la réputation de transmettre leur puissance spirituelle aux jeunes hommes de la tribu (la jeune génération) en couchant avec leurs épouses. Le succès de la chasse en dépendait, cette cérémonie permettant d'attirer les hordes de bisons à proximité du village. Comme le remarque le traiteur Tabeau, les Blancs, et en particulier les Canadiens, se montraient « untiringly zealous in attracting the cow »⁷⁹.

- 48 « The chastity of their women is not held in high estimation » s'indigne Lewis à propos des Shoshones ; mais l'explorateur ne peut empêcher ses hommes de céder à la tentation : «to prevent this mutual exchange of good offices altogether I know it impossible to effect, particularly on the part of our young men whom some months abstinence have made very polite to those tawney damsels»⁸⁰ . Au fort Clatsop, les femmes viennent offrir leurs faveurs en échange de morceaux de rubans, d'hameçons ou de perles. «Tose people appear to view Sensuallity as a Necessary evile» écrit Clark ; «the young females are fond of the attention of our men»⁸¹ .
- 49 Ces unions sexuelles ont trois conséquences : elles permettent d'étayer l'alliance entre les explorateurs et les autochtones ; elles provoquent quelques cas de syphilis, comme le remarque Clark au sortir de l'hiver mandan : « all the party [...] generally healthy except venerials complains which is verry Commion amongst the natives and the men catch it from them »⁸² ; enfin ces liaisons contribuent au métissage. Lorsqu'il visite les villages mandans en 1810, le botaniste anglais John Bradbury note que le chef Sheheke « pointed to a little boy in the lodge, whom we had not before noticed, and gave us to understand that his father was one of the party that accompanied Mr. Lewis »⁸³ . À suivre la tradition orale des Nez Percés, Clark lui-même aurait conçu un enfant : «They talk about a child that was left by Clark by a Nez Perce woman conceived in 1806, who was left in Kamiah. The Nez Perce knew where Clark was. That is one of the things that prompted them to go to St. Louis in 1829 or 1830 to see Clark. History says they were seeking the Book of Heaven, but they told Clark about his son, and so he was very much aware of the child he left behind»⁸⁴ .

Une ethnographie colonialiste

- 50 À l'occasion de leur séjour parmi les Indiens, en plus de tenir des conférences diplomatiques avec les chefs et d'assurer la sécurité de l'expédition, Lewis et Clark, selon les instructions du président Jefferson, recueillent une masse impressionnante d'informations ethnographiques (un corpus particulièrement apprécié aujourd'hui par les historiens et les anthropologues). À ce dessein, ils interrogent des autochtones, des métis ou des traiteurs franco-canadiens, et profitent bien sûr de leurs observations personnelles. Ils produisent des cartes, des vocabulaires, et se montrent très habiles dans la description de la culture matérielle. Les groupes les mieux présentés sont ceux parmi lesquels le corps expéditionnaire passe le plus de temps, comme les Mandans, les Clatsops, les Shoshones et les Nez Percés. Clark, durant le premier hiver, établit une liste des groupes autochtones situés à l'est des Rocheuses, intitulée « Estimate of Eastern Indians », qui servira de base au «statistical View of the Indian Nations Inhabiting the Territory of Louisiana and the Countries Adjacent to its Northern and Western Boundaries » présenté par Jefferson au Congrès en 1806. 72 groupes sont décrits à travers 19 catégories dont les grands thèmes sont l'ethnonymie, la langue, la population, le territoire, le commerce et les guerres. Au fort Clatsop, Lewis et Clark dressent un tableau des Indiens situés à l'ouest des Rocheuses, mais il ne se révèle pas aussi exhaustif.
- 51 Les deux capitaines sont moins des pionniers du travail ethnologique moderne qu'ils ne s'inscrivent dans une longue tradition d'ethnographie colonialiste, celle des missionnaires jésuites de la Nouvelle-France ou, côté britannique, celle d'un James Adair ou d'un William Bartram. Des ouvrages comme *Mœurs des Sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* du père Lafitau (1724) ou comme *Histoire de la Louisiane* de Le Page du Pratz (1758) – dont Lewis avait transporté un exemplaire – offrent d'ailleurs des descriptions ethnographiques (sur les Iroquois pour le premier et les Natchez pour le second) d'une richesse d'analyse souvent supérieure aux journaux des deux capitaines dans le domaine des institutions sociales, de la parenté et de la religion.

- 52 L'ethnographie de Lewis et de Clark, qui n'est bien sûr pas exempte d'ethnocentrisme – les explorateurs, sans être arrogants, n'hésitent pas à dénoncer par exemple les « superstitions » et la « lubricité » des Indiens –, a surtout une forte vocation utilitariste. Les informations contenues dans l'« Estimate of Eastern Indians », ainsi, répondent avant tout à des critères géopolitiques et économiques : « Names of the Christian Nations or the Companies with whom they Maintain their Commerce and Traffick », « places at which the Traffick is usually Carried on », « <estimated qty and> Kind of <Furs and> pelteries & Robes which they Annually supply or furnish », « The defferant kinds of Pelteres, Furs, Robes Meat Greece & Horses which each Could furnish for trade », « place at which it would be mutually advantageous to form the principal establishment in order to Supply the Several nations with Merchindize », etc.⁸⁵ Comme l'explique Jefferson dans ses instructions, « The commerce which may be caried on with the people inhabiting the line you will pursue, renders the knoledge of those people important »⁸⁶. Même si le président, depuis toujours fasciné par les Indiens, manifeste à leur égard une grande curiosité intellectuelle (il cherche notamment à percer le mystère de leur origine), on voit bien que le but de l'expédition n'est pas de produire une science désintéressée mais une « science coloniale »⁸⁷, autrement dit un corpus de connaissances susceptibles de favoriser l'expansion de la république américaine.
- 53 Lewis et Clark, en outre, n'ont pas cherché à collecter des objets indiens comme ils se sont efforcés de ramener des plantes, des insectes, des oiseaux et autres animaux. « In contrast to their purposeful collecting of natural items, écrit Castle McLaughlin, Lewis and Clark received Indian-made objects primarily in the course of trade and diplomatic purposes »⁸⁸ : les quelque 70 objets (calumets, sacs à tabac, vêtements, peaux peintes, etc.) légués au musée Peale de Philadelphie, parfois acquis dans les villages grâce au troc, constituent le plus souvent des cadeaux diplomatiques offerts par les Indiens dans le cadre de cérémonies d'alliance : quand les Américains distribuaient des médailles dans une logique d'empire, les Mandans (par exemple) offraient des calumets emplumés à dessein de nouer une alliance.
- 54 L'expédition de Lewis et Clark ne marquait nullement le prélude de la conquête de l'Ouest. Les deux militaires, bien qu'animés d'ambitions géopolitiques, furent des ambassadeurs plus que des bâtisseurs d'empire. Si des chefs indiens comme Sheheke vont rendre visite à Jefferson, si les médailles et les drapeaux distribués vont être précieusement conservés dans les huttes de terre et les tipis, la *Pax Americana* n'a pas été établie à l'ouest du Mississippi : cette immense région, en 1806 comme en 1803, reste hors d'atteinte des empires.
- 55 Les contacts entre Euro-Américains et Indiens trans-mississippiens, toutefois, s'intensifient au cours des années suivantes, alors que de nombreux trappeurs et traiteurs se répandent dans les Plaines et dans les Rocheuses. Jusqu'au milieu du XIX^{ème} siècle, quand sonnera l'heure des guerres de conquête et de la dépossession, le commerce des fourrures donnera lieu à des phénomènes d'interaction culturelle et de métissage - comme l'atteste l'un des surnoms donné aux coureurs de bois des Rocheuses : *Squaw Men* - qui font partie de l'héritage du « Corps of Discovery »⁸⁹. En 1877, lors de la reddition des Nez Percés du chef Joseph devant l'armée américaine, l'un des autochtones fut répertorié comme le fils de celui que les Hidatsas surnommaient « Red Hair » (le capitaine Clark)...

Bibliografía

Ambrose, Stephen E., *Undaunted Courage: Meriwether Lewis, Thomas Jefferson and the Opening of the American West*, New York, Simon & Schuster, 1996.

De Mallie, Raymond, dir., *Handbook of North American Indians*, vol. 13, *Plains*, Washington, Smithsonian Institution, 2001.

- DeVoto, Bernard, ed., *Journals of Lewis and Clark*, Boston, Houghton Mifflin Co., 1997 (1st ed. 1953).
- Kastor, Peter J. et François Weil, dir., *The Louisiana Purchase in French-American Perspective*, Charlottesville, University of Virginia Press (à paraître, 2007).
- McLaughlin, Castle, *Arts of Diplomacy: Lewis and Clark's Indian Collection*, Seattle, University of Washington Press, 2003.
- Moulton, Gary E., ed., *The Journals of the Lewis and Clark Expedition*, Lincoln, University of Nebraska Press, 12 vol., 1983-2002.
- Nasatir, Abraham, ed., *Before Lewis and Clark: Documents Illustrating the History of the Missouri, 1785-1804*, Norman, University of Oklahoma Press, 2002 (1st ed. 1952).
- Ronda, James P., *Lewis and Clark among the Indians*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1998 (1st ed. 1984).
- Skarsten, M. O., George Drouillard, *Hunter and Interpreter for Lewis and Clark and Fur Trader, 1807-1810*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2005 (1st ed. Glendale 1964),
- Trigger B. G. et Washburn W. E., dir., *The Cambridge's History of the Native Peoples of the Americas*, vol. I, *North America*, 1996.
- Vaugeois, Denis, *America, 1803-1853 : l'expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, Sillery, Septentrion, 2002.
- Wallace, Anthony F.C., *Jefferson and the Indians: The Tragic Fate of the First Americans*, Cambridge, Mass., Belknap Press, 1999.
- Wood, W. Raymond & Thomas Thiessen, *Early Fur Trade on the Northern Plains. Canadian Traders Among the Mandan and Hidatsa Indians, 1738-1818. The Narratives of John Macdonnel, David Thompson, François-Antoine Larocque, Charles McKenzie*, Norman, U. of Oklahoma Press, 1985.

Notas

- 1 G. E. Moulton, ed., *The Journals of the Lewis and Clark Expedition*, Lincoln, University of Nebraska Press, vol., 2, p. 215 (13 mai 1804).
- 2 J. P. Ronda, *Lewis and Clark among the Indians*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1998 (1st ed. 1984),
- 3 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 4, p. 9 (7 avril 1805).
- 4 Ou Ancien («elder»).
- 5 <http://www.idahoptv.org/lc/amongthetribes/>
- 6 G. Catlin, *Letters and Notes on the Manners, Customs and Conditions of North American Indians*, N. York, Dover, 1973, vol. 1, p. 187.
- 7 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 403.
- 8 *Ibid.*, vol. 3, p. 226 (2 novembre 1804).
- 9 Quelques Franco-Canadiens, à vrai dire, avaient déjà remonté le Missouri plus en amont au cours des décennies précédentes. Lewis et Clark, en outre, s'étaient renseignés sur la géographie des sources du Missouri auprès des Indiens hidatsas qui menaient des raids guerriers jusqu'aux Rocheuses.
- 10 L'expression est de Francis Jennings (*The Invasion of America. Indians, Colonialism and the Cant of Conquest*, Williamsburg, University of North Carolina Press, 1975, p. 15).
- 11 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 161 (Clark, 12 octobre 1804).
- 12 *Ibid.*, vol. 3, p. 233 (Clark, 12 novembre 1804).
- 13 Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, on imaginait la Mer de l'Ouest comme une sorte d'immense golfe qui s'ouvrirait sur le Pacifique et servirait de raccourci vers l'Orient.
- 14 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 2, p. 304 (16 juin 1804).
- 15 P. Margry, éd., *Découvertes et établissement des Français dans l'ouest et dans le sud de l'Amérique septentrionale, 1614-1754, Mémoires et documents originaux*, Paris, D. Jouaud, 1876-1886, t. 6, p. 590-611 ; D. Vaugeois, *America, 1803-1853 : l'expédition de Lewis et Clark et la naissance d'une nouvelle puissance*, Sillery, Septentrion, 2002, p. 63-66.

- 16 Les « Frenchmen » du « Corps of Discovery » les nomment « Côtes Noir » (Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 134).
- 17 Il faut toutefois citer, outre le fort d'Orléans, fort de Cavagnail (1744-1764), bâti en territoire kansas et dont le site est repéré par Lewis et Clark le 2 juillet 1804 (Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 2, p. 341-2).
- 18 Cité par Ronda, *op. cit.*, p. 11.
- 19 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 21 (Clark, 29 août 1804).
- 20 *Ibid.*, vol. 3, p. 152 (8 octobre 1804).
- 21 *Ibid.*, vol. 3, p. 313 (Lewis, 16 mars 1805).
- 22 Cité dans W. Raymond Wood & Thomas Thiessen, *Early Fur Trade on the Northern Plains. Canadian Traders Among the Mandan and Hidatsa Indians, 1738-1818. The Narratives of John Macdonnel, David Thompson, François-Antoine Larocque, Charles McKenzie*, Norman, U. of Oklahoma Press, 1985, p. 136.
- 23 *Ibid.*, p. 51.
- 24 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 204 (Clark, 27 octobre 1804).
- 25 Les témoignages attestant de la présence parmi les Mandans d'individus aux yeux bleus et à la peau particulièrement pâle (qui ont nourri la légende d'Indiens d'origine galloise) constituent peut-être des indices de métissage... Vers 1830, Clark explique à George Catlin, en partance pour le haut Missouri, « that I would find the Mandans a strange people and half white » (Catlin, *op. cit.*, p. 94).
- 26 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 111-112 (Clark, 25 septembre 1804).
- 27 *Ibid.*, vol. 3, p. 228 (4 novembre 1804) : « a french man by name Chabonnah, who speks the Big Belley [hidatsa] language visit us, he wished to hire & informed us his 2 squars were Snake Indians, we engau him to go on with us ».
- 28 Wood & Thiessen, *op. cit.*, p. 238.
- 29 Même si Lewis était chargé d'étudier le climat et la qualité du sol...
- 30 Instructions à Lewis, 20 juin 1803. Cité par Ronda, *Lewis and Clark among the Indians*, *op. cit.*, p. 8.
- 31 Cité par Ronda, *op. cit.*, p. 7.
- 32 Cité par S. E. Ambrose, *Undaunted Courage: Meriwether Lewis, Thomas Jefferson and the Opening of the American West*, New York, Simon & Schuster, 1996, p. 156 ; Ronda, *op. cit.*, p. 18.
- 33 En inventant l'image du «très grand père» ou «Great Father» (superlatif de «father», terme qu'utilisaient les Français et les Britanniques), les Américains radicalisent le paternalisme colonial afin d'apparaître auprès des Indiens comme les Blancs les plus puissants.
- 34 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 23-4 (Clark, 30 août 1804).
- 35 *Ibid.*, vol. 3, p. 30.
- 36 Je souligne. Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 289 (Lewis, 8 février 1805).
- 37 Ronda, *Lewis and Clark among the Indians*, *op. cit.*, p. 14.
- 38 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 276 (16 janvier 1805).
- 39 *Ibid.*, vol. 3, p. 115.
- 40 Cité par Ambrose, *Undaunted Courage...*, *op. cit.*, p. 154.
- 41 Edwin Thompson Denig, *Five Indian Tribes of the Upper Missouri. Sioux, Arickaras, Assiniboines, Crees, Crows*, J. C. Ewers, ed., University of Oklahoma Press, 1961, p. 62.
- 42 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 27.
- 43 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 115, 119 (26 septembre 1804).
- 44 Selon Clark, « all Boy Prisoners & men they adopt, the feamales they make Slaves » (Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 485).
- 45 Les trêves pouvaient s'établir par l'intermédiaire de familles possédant des parents dans l'autre tribu.
- 46 Ordway cité par C. McLaughlin, *Arts of Diplomacy: Lewis and Clark's Indian Collection*, Seattle, University of Washington Press, 2003, p. 35.
- 47 <http://www.idahoptv.org/lc/amongthetribes/>
- 48 C'est ce que rapporte la tradition orale nez percé : voir Ronda, *op. cit.*, p. 159.

49 Voir R. White, *The Middle Ground: Indians, Empires, and Republics in the Great Lakes Region, 1650-1815*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991 ; G. Havard, *Empire et métissages : Indiens et Français dans le Pays d'En Haut, 1660-1715*, Sillery/Paris, Septentrion/Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2003 ; G. Havard et C. Vidal, *Histoire de l'Amérique française*, Paris, Flammarion, 2003, p. 170-253.

50 B. DeVoto, ed., *Journals of Lewis and Clark*, Boston, Houghton Mifflin Co., 1997 (1st ed. 1953), p. 191-192

51 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 115, 118 (26 septembre 1804).

52 Dans certains groupes autochtones du Sud-Est, les chefs étaient de véritables souverains - ainsi les « Soleils » chez les Natchez - que l'on portait sur une litière afin, symboliquement, qu'ils ne touchent pas le sol (Voir E. Désveaux, *Quadratura Americana, essai d'anthropologie lévi-straussienne*, Genève, Georg, 2001, p. 346).

53 DeVoto, ed., *op. cit.*, p. 205 (Lewis, 17 août 1805); Ronda, *op. cit.*, p. 143.

54 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 197 (25 octobre 1804).

55 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 207-8 (28 octobre 1804). Il n'est pas impossible que l'impressionnante embarcation des Américains soit mise en relation par les Mandans avec le « vaisseau magique » de leur mythe d'origine (Voir C. Lévi-Strauss, *L'origine des manières de table*, Paris, Plon, p. 377-384). Au milieu de leur village, note Catlin en 1833, « is a curb [...] which they religiously preserve [...] and which they call the 'big canoe' - it is undoubtedly a symbolic representation of a part of their traditional history of the Flood » (Catlin, *op. cit.*, p. 158).

56 «The Indians do not use the word medicine, however, précise Catlin ; but in each tribe they have a word of their own construction» (Catlin, *op. cit.*, p. 35-36). Le terme sioux, par exemple, est « wakan ».

57 A. Nasatir, ed., *Before Lewis and Clark: Documents Illustrating the History of the Missouri, 1785-1804*, Norman, University of Oklahoma Press, 2002 (1st ed. 1952), p. 296.

58 L'expression « calcul sauvage » est utilisée par l'anthropologue Marshall Sahlins pour désigner la manière dont les autochtones digèrent et rationalisent les événements en les soumettant aux catégories de leur culture (Sahlins, *Des îles dans l'histoire*, Paris, Gallimard-Le Seuil, 1989).

59 Cette assimilation, toutefois, est déjà moins opérante au temps de Lewis et Clark qu'elle ne le fut lors des tout premiers contacts, comme l'atteste cette remarque de Truteau, en 1795, à propos des Arikaras : « it is said that formerly the Ricara nation held us in such great veneration that they gave us a sort of worship... [they] have changed the ideas which they have inherited from their ancestors in regard to the White Man whom they regarded as divinities. Now they consider us only in so far as we supply them with the merchandises....» (Nasatir, *op. cit.*, p. 296-7).

60 Wood & Thiessen, *op. cit.*, p. 247.

61 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 209, 211 (Clark, 29 octobre 1804). Ce n'est d'ailleurs pas la couleur blanche, à proprement parler, qui constitue la source de ce « pouvoir », puisque York (l'esclave noir de Clark) suscite une fascination encore plus grande. Un chef hidatsa, Le Borgne, essaie même d'enlever la peinture noire qui, selon lui, couvre son corps.

62 DeVoto, ed., *op. cit.*, p. 205 (Lewis, 17 août 1805).

63 Voir J. R. Walker, *Lakota Belief and Ritual*, edited by R. J. DeMallie & Elaine A. Jahner, University of Nebraska Press, Lincoln and London, 1991 (1980), p. 73-74 ; Havard, *Empire et métissages*, p. 374-6. Les Arikaras, explique Truteau, « hold such things as medals, flags, and letters in such deep veneration that whenever these are taken from their wrappings, they are smoked and hold the most important place at their feasts » (in Nasatir, *op. cit.*, p. 305). Remarquons que si les « pouvoirs » des Américains séduisent, ils suscitent également l'inquiétude et l'effroi. Lewis et Clark sont ainsi parfois assimilés à des sorciers. « The Indians [Hidatsas] admired the air Gun as it could discharge forty shots out of one load, rapporte un agent de la Compagnie du Nord-Ouest, but they dreaded the magic of the owners » (Wood & Thiessen, *op. cit.*, p. 232).

- 64 Rhétorique que les Indiens des Grands Lacs utilisaient au XVIIe siècle en présence des colonisateurs français.
- 65 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 28 (31 août 1804).
- 66 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 30.
- 67 Wood & Thiessen, *op. cit.*, p. 232.
- 68 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 218 (31 octobre 1804).
- 69 Les Tétons s'emparaient d'autant plus volontiers de tout ou partie des marchandises des traiteurs de Saint-Louis qu'ils n'avaient pas nécessairement besoin d'établir avec eux une relation durable (on l'a évoqué : ils pouvaient se ravitailler indirectement - via d'autres Sioux - auprès des Britanniques) et que les Blancs ne mettaient jamais leurs menaces de représailles à exécution.
- 70 DeVoto, ed., *op. cit.*, p. 347 (Lewis, 11 avril 1806).
- 71 « I am convinced that no other consideration but our number at this moment protects us » estime Lewis (11 avril 1806).
- 72 <http://www.idahoptv.org/lc/amongthetribes/>
- 73 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 121 (27 septembre 1804), 126 (29 septembre), 161 (12 octobre).
- 74 Ronda, *Lewis and Clark among the Indians, op. cit.*, p. 63
- 75 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 161 (12 octobre 1804), 174 (Clark, 15 octobre); Ronda, *op. cit.*, p. 64.
- 76 «Brackenridge's Journal Up the Missouri (1811)», in R. G. Thwaites, ed., *Early Western Travels, 1748-1846*, Cleveland, The Arthur H. Clark Company, 1904, vol. 6, p. 130.
- 77 Wood & Thiessen, *op. cit.*, p. 117. «Uxorious Race» pourrait être traduit par «un peuple où les femmes – les épouses – sont adorées».
- 78 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 268 (5 janvier 1805), p. 488 (Clark, Missouri River Miscellany).
- 79 Cité par Ronda, *Lewis and Clark among the Indians, op. cit.*, p. 107. De passage chez les Omahas en 1810, l'Anglais John Bradbury, qui consacre son temps à examiner les plantes, est vite perçu par les Indiens (et les Indiennes) comme un chamane dont il convient d'utiliser les faveurs : « I was stopped by a group of squaws, who invited me *very kindly* into their lodges, calling me [...] wa-ken-da-ga (physician) » (Bradbury, «Travels in the Interior of America, in the Years 1809, 1810, and 1811», in Thwaites, ed., *op. cit.*, vol. 5, p. 75).
- 80 DeVoto, ed., *op. cit.*, p. 208 (Lewis, 19 août 1805).
- 81 Cité par Ambrose, *op. cit.*, p. 315.
- 82 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 324 (Clark, 31 mars 1805).
- 83 Bradbury, «Travels», p. 160.
- 84 <http://www.idahoptv.org/lc/amongthetribes/>
- 85 Moulton, ed., *op. cit.*, vol. 3, p. 386-450.
- 86 Cité par Ronda, *op. cit.*, p. 3.
- 87 Voir C. de Castelnau et F. Régourd, dir., *Connaissances et Pouvoirs. Les espaces impériaux (XVIe-XVIIIe siècles). France, Espagne, Portugal*, Bordeaux, Presses universitaires de Bordeaux, 2005.
- 88 McLaughlin, *Arts of Diplomacy, op. cit.*, p. 27.
- 89 Les épidémies poursuivent aussi leurs ravages : suite à une offensive de la variole, en 1837, la population des Mandans est réduite à moins de 150 âmes.

Para citar este artículo

Referencia electrónica

Gilles Havard, « Long Knife et Red Hair : Lewis et Clark en territoire indien », *Nuevo Mundo Mundos Nuevos* [En línea], BAC - Biblioteca de Autores del Centro, Havard, Gilles, Puesto en línea el 10 janvier 2007. URL : <http://nuevomundo.revues.org/index3138.html>

Licencia

© Tous droits réservés

Geográfico : Etats Unis

Licence portant sur le document : © Tous droits réservés

ndlr :

« *Long Knife et Red Hair : Lewis et Clark en territoire indien* », in N. Caron et N. Wulf, dir., *The Lewis and Clark Expedition*, Nantes, Editions du Temps, 2005, p. 110-133.